

Des hommes justes

IVAN JABLONKA

Des hommes justes

Du patriarcat
aux nouvelles masculinités

ÉDITIONS DU SEUIL

57, rue Gaston-Tessier, Paris XIX^e

Ce livre est publié dans la collection
« Les livres du nouveau monde »
dirigée par Pierre Rosanvallon

ISBN 978-2-02-140156-1
© Éditions du Seuil, août 2019

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

Introduction

Révolutionner le masculin

Les hommes ont mené tous les combats, sauf celui pour l'égalité des sexes. Ils ont rêvé toutes les émancipations, sauf celle des femmes. À quelques exceptions près, ils se sont accommodés du fonctionnement patriarcal de la société. Ils en ont tiré profit. Aujourd'hui comme hier, les privilèges de genre sont endémiques partout dans le monde.

Façonné par des millénaires de stéréotypes et d'institutions, le modèle du mâle traditionnel est périmé. S'il est à la fois ringard et néfaste, c'est parce qu'il est une machine à dominer – les femmes, mais aussi tous les hommes dont la masculinité est jugée illégitime. Voici la prochaine utopie : inventer de nouvelles masculinités. Transformer le masculin pour qu'il devienne compatible avec les droits des femmes et incompatible avec les hiérarchies patriarcales. La famille, la religion, la politique, l'entreprise, la ville, la séduction, la sexualité, la langue pourraient en être bouleversées.

Dans tous les pays, quelle que soit la situation des femmes, il est urgent de définir une *morale du masculin* pour l'ensemble des actes sociaux. Comment empêcher les hommes de bafouer

les droits des femmes? En matière d'égalité entre les sexes, qu'est-ce qu'un « mec bien »? Aujourd'hui, nous avons besoin d'hommes égalitaires, hostiles au patriarcat, épris de respect plus que de pouvoir. Juste des hommes, mais des hommes justes.

Le point aveugle de la démocratie

En 1791, Olympe de Gouges ouvrait sa *Déclaration des droits de la femme et de la citoyenne* par cette apostrophe : « Homme, es-tu capable d'être juste? C'est une femme qui t'en fait la question. » Plus de deux siècles après sa mort, lorsqu'on observe, dans le monde entier, la composition des gouvernements, les inégalités salariales, le déséquilibre dans les tâches domestiques, les violences au sein du couple ou dans l'espace public, on se demande toujours si les hommes sont « capables d'être justes ». L'invention démocratique au XVIII^e siècle, la révolution industrielle au XIX^e siècle, le socialisme et la décolonisation au XX^e siècle n'y ont rien changé : notre modernité reste boiteuse.

De nombreuses institutions, ici et là, mentionnent l'égalité entre les sexes. Pourtant, les droits des femmes demeurent un impensé de notre condition démocratique. D'Aristote à Rawls en passant par Descartes et Rousseau, les philosophes se sont fort peu intéressés à la question. Leur réflexion sur la justice n'englobait pas la justice de genre. Quant aux révolutionnaires, ils se sont sacrifiés pour la liberté, sauf quand elle bénéficiait aux femmes. En prenant acte de ces lacunes et en refondant le masculin sur la base des droits de toutes et de tous, nous pouvons enrichir nos ambitions communes.

Par où commencer? Prenons deux exemples : le partage des tâches et les violences sexuelles. Au XX^e siècle, la société a changé plus vite que les hommes. Aujourd'hui, dans les pays occidentaux, la plupart des femmes travaillent, font carrière, choisissent leur sexualité, mais les hommes n'en ont pas tiré toutes les conséquences. L'horizon des femmes s'est incroyablement

ment élargi ; pas celui des hommes, qui ne se sont pas défaits de leurs habitudes – commander, être servis. Bouleversements sociaux, d’un côté, résistances au changement, de l’autre, se télescopent au sein de chaque couple. Point de cristallisation des inégalités de genre, les tensions liées au partage des tâches sont l’expérience individuelle de mutations collectives. Pour cette raison, la *mise en mouvement du masculin* n’exige pas seulement bonne volonté et efforts personnels ; elle procède également de logiques politiques.

De la même façon, le mouvement #MeToo a montré que la définition du masculin exigeait un débat. Il a poussé les hommes à s’interroger sur les violences sexuelles. On ne peut pas dire qu’il en est résulté une mobilisation de masse, mais au moins la réflexion est engagée. Pourquoi tant d’abus, de harcèlement, de viols, dans un climat d’indifférence ou de tolérance larvée ? Où se situe la ligne rouge au-delà de laquelle on devient un Weinstein, petit ou grand ? Suis-je un séducteur ou un salaud ?

Ces inquiétudes sont saines, mais il reste encore tant de choses à débattre. Au regard de la justice de genre, qu’est-ce qu’un bon père, un bon compagnon, un bon collègue, un bon manager, un bon amant, un bon croyant, un bon dirigeant, un bon citoyen ? Ces questions reviennent à se demander, individuellement et collectivement, ce que signifie être un homme aujourd’hui.

Ce n’est plus aux femmes de se remettre en cause, de se torturer sur leurs choix de vie, de se justifier à tout instant, de s’épuiser à concilier travail, maternité, vie de famille et loisirs. C’est aux hommes de rattraper leur retard sur la marche du monde. À eux de s’interroger sur le masculin, sans souscrire à la mythologie du héros des temps modernes qui mérite une médaille parce qu’il a programmé le lave-linge. Cette introspection n’aurait aucun sens, ni aucune efficacité, sans le concours de la société entière, dans tous les domaines – législation, fiscalité, protection sociale, organisation du travail, culture

d'entreprise, civilité amoureuse, éducation familiale, pédagogie, enseignement, manières de vivre ensemble.

Nos États, qui valorisent tant l'égalité et la justice, manquent cruellement d'hommes épris d'égalité et de justice. Nos démocraties ont un point aveugle : la justice de genre, qui exige de faire disparaître les inégalités entre les sexes. Le défi pour les hommes n'est pas d'« aider » les femmes à devenir indépendantes, mais de changer le masculin pour qu'il ne les assujettisse pas.

Nouvelles masculinités

Contrairement aux autres révolutions – néolithisation, monothéismes, voyages circumterrestres, science moderne, droits de l'homme, indépendances –, la révolution féministe a peu mobilisé les hommes. Pourquoi cette quasi-absence ? Ils se sont sentis visés, menacés, mais surtout ils ont été incapables de la penser en tant que telle, c'est-à-dire comme une révolution. De fait, beaucoup n'y ont vu qu'une agitation stérile : au mieux, une « transformation des mœurs » ; au pire, une « affaire de bonnes femmes ».

L'indifférence ou l'hostilité des hommes explique que les féministes aient souvent dû compter sur leurs seules forces. D'où cette atmosphère de guerre des sexes qui règne aujourd'hui : tandis que de nombreux hommes se sentent agressés par les revendications des féministes, certaines parmi elles refusent de collaborer avec leurs « oppresseurs ». Ces deux positions reposent sur la même prémisse : les hommes ne seraient pas concernés par l'égalité entre les sexes. C'est faux. En 1966, l'anthropologue Germaine Tillion écrivait qu'il n'existe nulle part « un malheur étanche uniquement féminin, ni un avilissement qui blesse les filles sans éclabousser les pères¹ ». On peut

1. Germaine Tillion, *Le Harem et les Cousins*, Paris, Seuil, « Points », 1982 (1966), p. 14.

rappeler, avec elle, que les droits des femmes relèvent tout simplement des droits humains. C'est de ce combat que les hommes s'excluent. Est-il trop tard pour envisager un front intersexe de progrès, un féminisme inclusif ?

Des hommes, tels que Nicolas de Condorcet, Charles Fourier, William Thompson, John Stuart Mill, Léon Richer, Jin Tianhe et Tahar Haddad, ont soutenu l'émancipation des femmes. Ils défendaient leur intégrité physique, leur liberté de mouvement, leur égalité intellectuelle, civile ou politique ; ils réclamaient pour elles le droit d'apprendre, de travailler, de voter, d'aimer, d'être autonomes. L'engagement de ces pionniers sauve l'honneur de la gent masculine. Il montre que la domination subie par les femmes n'est pas un problème de sexe, mais de genre ; pas une malédiction biologique, mais une institution culturelle. Par conséquent, tout le monde est habilité à la combattre : le féminisme est un choix politique.

Cependant, si ces courageux penseurs avaient l'ambition de « mettre à niveau » les femmes en matière de droits, ils n'envisageaient pas de changer la vie des hommes, ni leur autorité sociale, ni leur prépondérance de genre. Position généreuse, mais inconséquente ; car elle remédie aux effets sans s'attaquer aux causes. C'est la raison pour laquelle l'interdiction des mutilations sexuelles, le partage des tâches au sein du couple, la parité en politique ou dans l'entreprise – un féminisme qui met les femmes « de plain-pied » avec les hommes – sont des objectifs évidemment nécessaires, mais insuffisants.

Le modèle paritaire (la femme « égale de l'homme »), qui a inspiré le féminisme depuis la fin du XVIII^e siècle, laissait à peu près intactes les prérogatives du masculin, les femmes devant réclamer et obtenir des droits que les hommes possédaient déjà. Il faut inverser cette relation. La dynamique des genres exige l'adoption d'un modèle où le masculin devrait se redéfinir par rapport aux droits des femmes. Parce qu'elles ont conquis la liberté et l'égalité, les femmes incarnent la norme d'une société

démocratique : c'est aux hommes de s'adapter à cet état de droit et de fait.

Tout militantisme doit commencer par un examen de conscience. Ce travail sur soi concerne d'abord ceux qui détiennent un pouvoir : hommes politiques, hauts fonctionnaires, dirigeants d'entreprise, cadres, publicitaires, urbanistes, policiers, juges, médecins, journalistes, enseignants, chercheurs. Tous doivent s'interroger sur la masculinité en général et sur la leur en particulier. Existe-t-il des situations où je tire profit de mon statut d'homme, même sans le vouloir, même sans le savoir ? Le masculin se définit-il par la force, l'agressivité, le culte du pouvoir et de l'argent, l'abaissement des autres ? Pourquoi les hommes qui méprisent les femmes méprisent-ils aussi certains hommes, perçus comme des dégénérés ou des traîtres à leur sexe ?

Il y a mille façons d'être un homme ; d'où la notion de « masculinités ». On peut concevoir un homme féministe, mais aussi un homme qui accepte sa part de féminin, un homme que la violence et la misogynie révoltent, un homme qui abandonne les rôles qu'on lui a fait endosser, un homme sans l'autorité, l'arrogance, le privilège, la prétention de représenter l'humanité tout entière. Les nouvelles masculinités peuvent guérir le masculin de son complexe de supériorité.

Justice de genre et progrès collectif

Révolutionner le masculin suppose de théoriser la justice de genre. Celle-ci vise la *redistribution du genre*, comme la justice sociale exige la redistribution des richesses. Mais, avant d'envisager les implications sociales, institutionnelles, politiques, culturelles et sexuelles d'un tel projet, il est nécessaire de comprendre le monde qui est le nôtre, avec ses deux traits paradoxaux : la longévité du patriarcat et les failles du masculin.

L'une des raisons qui explique la lenteur des progrès est l'ignorance à l'égard de ce qui touche à l'histoire de la domina-

tion masculine. De nombreux hommes et femmes constatent quotidiennement que le mâle détient le pouvoir, mais ils ne savent pas pourquoi, ni depuis quand. Alors oui, il faudra parler du Paléolithique, du Néolithique et de l'Antiquité, de tous ces moments où le masculin a cessé d'être un point de vue, pour devenir l'incarnation du supérieur et de l'universel. C'est ainsi que l'on remonte aux racines du problème. Qui veut agir sur le présent doit adopter une perspective de très longue durée, pour prendre la mesure de l'ampleur des transformations qui nous restent à opérer. Là commence la remise en cause du masculin.

La noblesse supposée des hommes les oblige. Cela explique qu'ils soient toujours potentiellement en crise, aliénés par leur propre domination. Depuis le XIX^e siècle, la hiérarchie des sexes est ébranlée par les victoires du féminisme et l'accès des femmes aux postes de responsabilité, ainsi que par la redéfinition des rôles familiaux. Dans le dernier quart du XX^e siècle, la disparition des bastions industriels et la tertiarisation de l'emploi ont bouleversé le statut des hommes. À l'université comme sur le marché du travail, les garçons sont de plus en plus concurrencés par les filles, mieux adaptées à l'économie du savoir.

Permanence du patriarcat, d'un côté ; montée des doutes, de l'autre. Comment expliquer ce paradoxe ? En fait, le masculin s'inquiète parce qu'il craint de ne plus dominer. Profitons-en. Le temps est venu de défendre un nouveau projet de société : la justice de genre. Celle-ci implique des *critères de justice* (non-domination, respect, égalité), une *éthique de genre* (des maximes pour guider le masculin) et des *actions subversives* (le dérèglement du patriarcat), afin d'atteindre une *qualité de relation sociale* (« vivre avec des égaux », comme dit John Stuart Mill). C'est ainsi que l'on peut redistribuer le genre.

Ce livre déploie ses propositions à travers quatre parties. La première retrace la formation des sociétés patriarcales ; la deuxième met en lumière les combats et les acteurs du féminisme ; la troisième analyse les transformations qui creusent aujourd'hui les failles du masculin. Ensemble, elles éclairent la

manière dont le pouvoir des hommes a été construit, puis ébranlé. La quatrième partie montre que, à la faveur de cette remise en cause, le masculin peut être redéfini. Les hommes ont une autre histoire que le patriarcat et, par conséquent, un autre avenir : les nouvelles masculinités. Des masculinités qui reconnaissent les droits des femmes, mais aussi ceux de tous les hommes.

Ma réflexion est sous-tendue par deux préoccupations solidaires l'une de l'autre : comment les hommes se comportent, comment ils devraient se comporter. Pour le dire en termes philosophiques, il est bon d'établir un diagnostic du réel, suivant la tradition hégélienne, avant de dégager une morale d'action, dans la perspective kantienne. Conceptualiser ce qui est, vouloir ce qui devrait être. À quelle fin ? Le progrès collectif.

Essai de sciences sociales et manifeste politique, ce livre parle de notre bonheur. Il s'inscrit dans une tradition ancienne : les philosophes des Lumières ont découvert l'idée de bonheur, les pères de l'indépendance américaine voulaient le faire advenir ici-bas. Les fondateurs de la République française affirmaient en 1793 que « le but de la société est le bonheur commun ». Ce qu'ils ignoraient manifestement, c'est que l'un de ses ingrédients est l'égalité entre les sexes. Or ce combat ne pourra pas être gagné sans la participation des hommes.

On s'étonnera peut-être de cette référence aux révolutions du XVIII^e siècle, menées par des hommes à une époque où tous les discours commençaient par « Messieurs ». Pourtant, ces mâles ont accouché d'un monde nouveau. On pourrait espérer, pour la justice de genre, ce qu'ils ont osé faire pour la justice sociale. À quand une Nuit du 4 Août où, collectivement, les hommes renonceraient à leurs privilèges ? Un monde plus heureux, fondé sur les droits de toutes et de tous, avec des femmes libres et des hommes justes : bel agenda pour les siècles à venir.

Première partie

LE RÈGNE DE L'HOMME



1.

La mondialisation du patriarcat

Qu'y a-t-il de commun entre l'Église catholique, la Bourse de New York et un rituel baruya en Nouvelle-Guinée ? Les hommes y règnent. La domination masculine est l'un des traits les plus universels sur la planète. Comme l'argent, elle est une langue comprise par tous les êtres humains.

L'universalité de la domination masculine

On ne connaît aucune société où les femmes, en tant que groupe, exercent l'ensemble des pouvoirs moraux, politiques et économiques, en codifiant la vie sociale (par exemple le licite pour les deux sexes) ou en prenant les décisions qui engagent toute la communauté (par exemple la guerre). Partout, les hommes commandent en tant que chefs ou législateurs, généraux ou patrons, maris ou pères, et ce même quand ils sont célibataires, comme les prêtres. Dans les années 1860, le juriste Johann-Jakob Bachofen a cru déceler l'existence d'une gynécocratie archaïque, mais son « droit maternel » est un romantisme de la féminité qui s'accorde bien avec le pouvoir des hommes :

c'est l'oncle maternel qui élève ses neveux et leur transmet les biens (avunculat). Même déception au sujet des Chambri de Nouvelle-Guinée : contrairement à ce qu'on a longtemps cru, les hommes y dominent les femmes¹.

En revanche, les femmes jouent un rôle important chez les Iroquois en Amérique du Nord, les Moso en Chine du Sud, les Khasi en Inde, les Akan en Afrique. La propriété peut s'y transmettre de mère en fille (matrilinéarité). Dans certains cas, l'époux rejoint la famille de sa femme après le mariage (matrilocalité). Chez les Igbo du Nigéria, les femmes regroupées dans les *umuada* veillent à la santé des villageois et au règlement des conflits. Non seulement ces isolats de pouvoir féminin cohabitent avec le pouvoir masculin et s'insèrent plus largement dans des États patriarcaux, mais les sociétés matrilinéaires sont partout en voie d'extinction. La communauté moso, où les femmes sont chefs de famille et autonomes sexuellement, est devenue une attraction touristique².

D'où vient le patriarcat, et quelles sont les causes de son incroyable stabilité à travers toutes les périodes, toutes les spiritualités et tous les régimes ? Nul n'est en mesure de répondre de façon univoque à une question aussi complexe, qui met en jeu des considérations biologiques, sociales, économiques, religieuses, légales et culturelles.

Pour comprendre l'institutionnalisation de la domination des hommes sur les femmes (ce que Françoise Héritier appelle la « valence différentielle des sexes »), il faut commencer par définir les acteurs de cette relation de subordination, au moyen

1. Joan Bamberger, « The Myth of Matriarchy: Why Men Rule in Primitive Society », in Michelle Rosaldo, Louise Lamphere (dir.), *Women, Culture, and Society*, Stanford, Stanford UP, 1974, p. 263-280 ; et Deborah Gewertz, « A Historical Reconsideration of Female Dominance Among the Chambri of Papua New Guinea », *American Ethnologist*, vol. 8, n° 1, 1981, p. 94-106.

2. Choo Waihong, *The Kingdom of Women. Life, Love and Death in China's Hidden Mountains*, Londres, Tauris, 2017.

d'une « histoire profonde » qui emprunte à la biologie et à la psychologie de l'évolution. Il est donc indispensable d'embrasser une perspective de très longue durée, tout en conservant une attitude de modestie qu'exige, pour des époques sans écriture, la quasi-absence de traces matérielles. La première source dont nous disposons, c'est nous-mêmes : l'humain anatomiquement moderne, *Homo sapiens*, apparu il y a environ 300 000 ans.

Le dimorphisme sexuel

Toutes les sociétés sans exception reconnaissent la binarité de l'espèce humaine, qu'elles divisent en deux groupes : hommes et femmes. Or, d'un point de vue biologique, on constate que leurs différences sont assez peu nombreuses.

La femme et l'homme partagent la même organisation physiologique – squelette, organes, circulation sanguine, respiration, digestion, excrétion, vieillissement jusqu'à la mort –, avec un cerveau à l'intérieur d'un crâne, deux jambes adaptées à la bipédie, deux bras qui se plient et deux mains avec un pouce opposable. Ils perçoivent à travers leurs cinq sens. En tant qu'êtres doués de raison, ils sont capables d'apprendre, de ressentir des émotions, de porter un jugement moral ; ils ont les mêmes besoins physiologiques, affectifs et sociaux, ainsi que la même intelligence. Dans le domaine des mathématiques, par exemple, filles et garçons ont les mêmes aptitudes et les mêmes résultats : cette égalité de performances suggère que le raisonnement scientifique a des fondements biologiques¹. Entre l'homme et la femme, il y a donc beaucoup plus de similarités que de différences.

C'est dans l'ordre sexuel qu'ils se distinguent. Le sexe génétique des humains est fixé lors de la fécondation. La femme possède deux chromosomes X ; l'homme, un chromosome X et

1. Elizabeth Spelke (avec Steven Pinker), « The Science of Gender and Science », *Mind Brain Behavior Discussion*, Harvard, 2005, consultable sur https://www.edge.org/3rd_culture/debate05/debate05_index.html

un chromosome Y. À partir de la septième semaine de gestation, l'appareil génital de l'embryon commence à se différencier, les gonades devenant ovaires ou testicules sous l'action de gènes de détermination sexuelle. Chez l'homme, le chromosome Y déclenche la différenciation des testicules, qui sécrètent une hormone, la testostérone, laquelle provoque l'apparition de la prostate et du pénis. Chez la femme, certains canaux se développent en utérus, trompes et vagin. Probablement sous l'action des œstrogènes produits par les ovaires et le placenta, le clitoris et les lèvres apparaissent. À la naissance, on peut normalement discerner le sexe de l'enfant à l'aspect de ses organes génitaux externes.

À la puberté, les corps se différencient encore. Chez la fille, le développement des seins et l'élargissement du bassin précèdent l'arrivée des règles, tandis que, chez le garçon, la masse musculaire augmente, les épaules s'élargissent, la pilosité faciale et thoracique apparaît, la pomme d'Adam devient proéminente. La transformation des cordes vocales rend les voix masculines généralement plus graves que les voix féminines.

Outre les dysfonctionnements qui affectent les organes respectifs de la femme et de l'homme (cancer du sein, cancer de la prostate), les symptômes des maladies peuvent varier selon le sexe, par exemple avant l'infarctus du myocarde. Par ailleurs, certaines maladies touchent davantage l'un des deux sexes. Comme les garçons ne possèdent qu'un seul exemplaire de chromosome X, ils seront plus affectés que les filles par certaines anomalies génétiques situées sur ce chromosome, comme dans l'hémophilie A ou B et la myopathie de Duchenne. Enfin, les chercheurs ont mesuré des différences cognitives mineures entre les sexes : en moyenne, les hommes réussissent mieux les lancers de précision et les tests de rotation mentale, tandis que les femmes ont une plus grande dextérité, tout en étant meilleures en calcul et en expression verbale¹.

1. Voir par exemple Diane Halpern, *Sex Differences in Cognitive Abilities*, New York, Psychology Press, 2012 (4^e éd.).

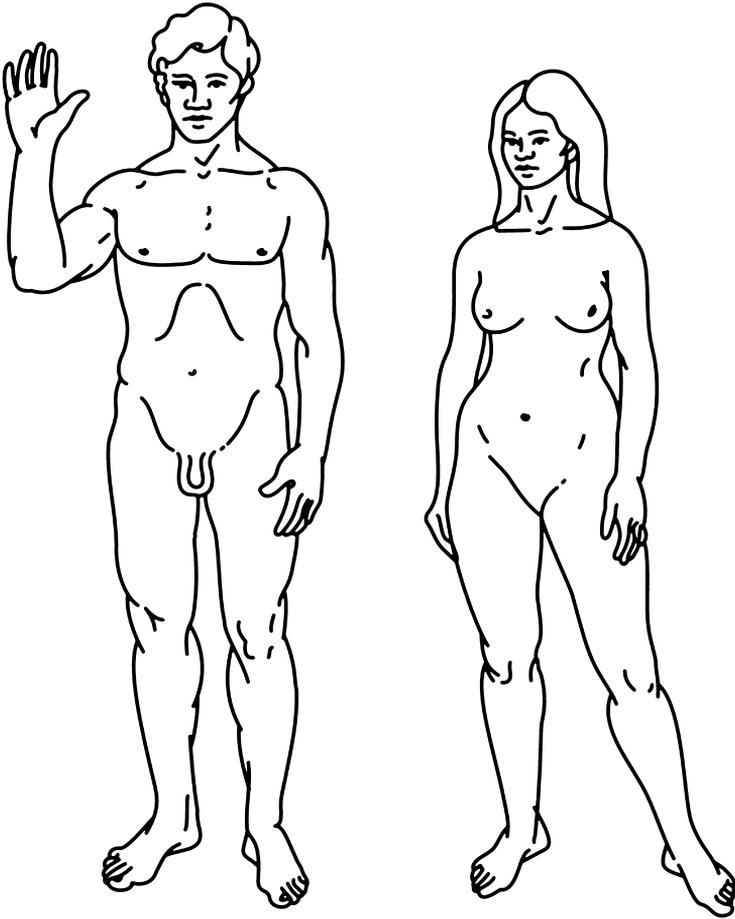
L'ordre du genre

Les sociétés assignent à chaque sexe un code de conduite, mixte de droits et de devoirs, qu'on appelle le genre. Chez un individu, il détermine le prénom, l'apparence physique, la tenue vestimentaire, le comportement et, parfois, la manière de parler. Le genre est partout : dans l'éducation, dans la publicité, dans le langage, dans les toilettes publiques, dans le fait que Juliette met du vernis à ongles et que Paul a les cheveux courts.

Dès la naissance, le genre interprète et hypertrophie le sexe. Les sociétés dépensent beaucoup d'énergie pour dissocier les sexes, en les plongeant dans une culture « féminine » ou « masculine » qui devient un registre de dispositions incorporées, une seconde nature. L'être humain fait l'apprentissage de sa condition sexuée à travers l'ensemble des attitudes qu'on lui prescrit selon qu'il est un garçon ou une fille. *L'ordre du genre* est ce qui, dans une société, rappelle chacun et chacune à ses obligations en fonction de son sexe. Ainsi, un homme peut parfaitement venir à son travail en jupe, mais il s'expose à des réactions de surprise ou de désapprobation. En tant qu'être social, il est difficile d'échapper à son genre. C'est pourquoi celui-ci fait partie de notre condition.

On peut donc définir la femme comme un être humain femelle à qui l'on apprend le féminin ; l'homme, comme un être humain mâle à qui l'on apprend le masculin. Heureusement, il y a de nombreux espaces de liberté, et chaque sexe peut aménager, voire repousser le genre qu'on lui a prescrit.

L'homme et la femme selon la NASA



Au début des années 1970, deux sondes Pioneer ont été envoyées dans l'espace avec, à leur bord, une plaque métallique représentant deux êtres humains, l'un de sexe masculin, l'autre de sexe féminin. Ces deux figures biologiques sont codées par le genre : la femme a les cheveux longs, une position gracieuse, et sa vulve a été pudiquement effacée. Surtout, c'est l'homme qui lève la main pour adresser un salut au nom de toute l'humanité. Les extra-terrestres sauront à quoi s'en tenir.



RÉALISATION : IGS-CP À L'ISLE-D'ESPAGNAC
IMPRESSION : NORMANDIE ROTO IMPRESSION S.A.S À LONRAI
DÉPÔT LÉGAL : AOÛT 2019. N° 140156 ()
IMPRIMÉ EN FRANCE

